

Or il ne s'agissait plus d'éviter Pietro, puisque l'ordre exprès était donné de s'en saisir ; toutefois ce n'était pas défendu de prendre contre lui des précautions.

C'est chez sa fiancée qu'on avait le plus de chances pour le trouver désarmé. Il s'y rendait en visite le matin après ses expéditions nocturnes et, la veille du jour décidé, deux gendarmes, dès la tombée de la nuit étaient venus occuper la chaumière. Ils avaient inspecté les entrées, les issues, s'étaient rendu compte du meilleur plan à suivre et finalement avaient préparé leur cachette pour l'heure de la surprise au lendemain matin.

De plus on connaissait la sente par laquelle devait arriver le Corse, une vraie sente de contrebandier, coupée de ravineaux et de pentes escarpées, et, bien qu'on n'eût pas l'intention d'engager la lutte sur un terrain si peu propice, on avait pris soin d'espacer de place en place des gendarmes isolés, terrés sous les roches, avec défense d'arrêter Pietro, tant qu'il continuerait à descendre, mais avec ordre de lui fermer tout passage en arrière si, pris de défiance, il s'avisait de chercher à fuir en rebroussant sa route.

Ainsi la seule sente praticable était gardée jusqu'en haut du versant français et, pour avertir à temps Pietro, le sauver des gendarmes, il fallait arriver jusqu'à lui sur le versant suisse. Par quel sentier ? Sur ce point de la frontière on connaît quelques chemins, mais ils ne sont pas fréquentés, étant réputés presque inaccessibles.

Seules d'ailleurs Catherine et sa mère se trouvaient prévenues de l'alarme qui menaçait Pietro ; seule aussi Catherine était assez jeune, assez ingambe pour pouvoir s'aventurer au devant de lui, l'avertir du péril, et, dès le premier instant, les deux gendarmes postés dans la chaumière s'étaient assurés d'elle ; mais ils avaient négligé la mère, la jugeant inoffensive. Les voyants, lorsqu'ils sont adultes et robustes, se tirent assez malaisément des mauvaises passes dans la montagne ; qu'est ce qu'une vieille aveugle pourrait tenter par là ? Donc ils l'avaient laissée libre sans même prendre la peine de se taire devant elle ; il leur suffirait de la mettre à l'ombre pour l'instant opportun.

Cependant vers minuit, l'estomac creusé par la fatigue et la veillée, pour tromper les heures d'attente ils s'étaient sentis faim. Devant eux sur la table, s'offrait un restant de souper, du lard et du pain. Ils s'en appro-

chèrent ; mais, au moment d'entamer la miche, ils cherchèrent un cou-teau qu'ils étaient sûrs d'avoir vu tout auprès. Certainement Catherine ne l'a pas pris ; elle est enfermée dans l'étable... Eh ! mais... mordieu !... qu'est devenue la vieille ?

Ils fouillèrent l'enclos, les alentours de la maison, ils s'avancèrent jusqu'au premier poste sur la sente de la montagne. Recherches vaines. Introuvable resta la vieille.

Seulement quand, à l'aube, Pietro, chargé de son ballot, atteignit le sommet du versant suisse, quand il allait franchir la ligne frontière et passer, sans chance de retraite possible, devant les premiers gendarmes, il buta contre un corps inerte qui lui barrait la sente.

Et c'était la vieille aveugle presque expirante. Elle s'était traînée jusque là.

Elle ne pouvait parler. Toutefois il suffit à Pietro de la voir là, pour comprendre ce qu'elle était venue dire. Après s'être écarté pour cacher sa cargaison dans la montagne, il revint ramasser la vieille ; puis, avec elle dans les bras, il fit retour en arrière jusqu'au premier village suisse ; il était sauvé.

Comme si la vieille avait épuisé ses forces suprêmes en cet effort héroïque, elle eut peine à survivre ; du moins elle resta plusieurs mois malade et, pendant tout ce temps, mon oncle se crut obligé de faire un détour de dix lieues pour aller tous les trois ou quatre jours lui porter les soins qu'elle avait, disait-il, assez vaillamment mérités.

Par quelle puissance de volonté, par quels efforts d'énergie avait-elle pu se frayer un chemin à l'abri de la police ?

On peut supposer encore qu'elle en connaissait un, pratiqué par elle dans le temps de sa clairvoyance ; mais par quel miracle bien plus inconcevable, par quelle subtile divination de ses sens, cette aveugle avait-elle su se reconnaître et rejoindre, sur le versant opposé, la sente à travers les inextricables dédales de la montagne ?

Quand elle fut guérie, mon oncle essaya de l'interroger ; mais il ne put en obtenir que cette réponse insuffisante :

" Cette nuit-là, le vent soufflait dans la direction de la Suisse." La vieille avait suivi le vent.

FERNAND CALMETTES.

## FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

# Les Etapes d'un Million

(Suite)

XIII

Trois mois s'écoulèrent sans amener d'incident notable digne d'être cité. Toujours sur ses gardes, Pierre Matrain n'avait rien changé à son genre de vie. Son coffret, qu'il visitait presque chaque jour — quand il ne se savait pas observé — était toujours à sa place ; il n'avait point fait à son contenu un nouvel appel de fonds ; des mille francs changés à Paris, la veille de l'enterrement de son beau-frère, c'est à peine s'il avait dépensé trois cents francs ; le reste était à l'abri de tout regard indiscret.

En habile homme qu'il était, le serrurier de la rue de la Vierge s'était bien gardé de porter sur lui une trop grosse somme ; il n'alla pas au café voisin plus souvent qu'auparavant, il ne fit pas, ce trimestre là, plus d'achats que d'habitude pour le ménage ; personne ne soupçonnait son aventure. Une remarque fut faite, cependant par son entourage, c'est que depuis son voyage à Paris, Pierre Matrain avait pris un certain air important qu'on ne lui connaissait pas auparavant.

Que la commande arrivât ou non, il n'en paraissait ni plus joyeux ni plus triste ; que, devant lui, ses voisins se plaignissent de la reprise assez difficile des affaires, il ne formulait aucune plainte, semblait prendre les choses de haut et se contentait de répondre : " Bah ! cela reprendra ! " Mme Matrain ne l'appelait plus que le philosophe.

Un jour, passant devant la porte de son frère, il s'arrêta un instant pour causer des menus faits de la ville, appris depuis la veille.

Jacques, tout à coup, lui dit à brûle-pourpoint :

— Et mon sac de voyage ?

— Quel sac ?

— Parbleu, celui que je t'ai prêté il y a trois mois, lors de ton voyage à Paris.

— Tu as, ma foi raison ; je te le rapporterai un de ces soirs.

Le jour même, Pierre Matrain tira d'un placard, où il l'avait jeté lors de son arrivée, le précieux compagnon de route ; il l'ouvrit et remarqua que la déchirure de la doublure — cause inconsciente de sa fortune — existait toujours à l'intérieur.

Demander à sa femme de le raccommoder, il n'y pensait guère, car

c'eût été courir au-devant des reproches ; une parole malsonnante aurait pu en amener une autre et faire naître des soupçons, c'est ce qu'il fallait éviter à tout prix. Depuis sa trouvaille, Pierre Matrain voyait des accusateurs partout.

Il passa donc un morceau de toile gommée et mouillée à travers la déchirure, rapprocha les bords de celle-ci sur cette toile et recolla le tout du mieux qu'il put ; vingt-quatre heures après, un œil exercé aurait pu seul reconnaître que la toile avait éprouvé à un moment donné, une solution de continuité.

Le lendemain, dans la soirée, Pierre Matrain, le sac de voyage à la main, arriva chez son frère.

— Voilà ton sac, dit-il, en le déposant sur un tas de meubles dépareillés et de toute forme, qui gisaient dans un coin du magasin.

— Bon, je croyais, en vérité, que tu ne voulais pas me le rendre.

— Ce n'est pas sa valeur, j'imagine, qui eût pu me donner l'idée de le conserver ?

— Le fait est qu'il ne vaut pas cher.

— Alors, je l'achète.

— Certes non, j'y tiens.

— A cet invalide aux trois quarts disloqué ?

— Pourquoi non, puisqu'il me rappelle la défaite d'un ennemi.

— Il ne vaut pas trois francs.

— Tu ne l'aurais pas pour cinquante.

— Garde-le.

— C'est ce que je fais.

Jacques Matrain ne se donna point la peine d'examiner l'objet qui lui était remis, l'avoir entre ses mains lui suffisait ; le lendemain, le tirant du tas de ferraille et de trente-six autres objets sur lequel son frère l'avait abandonné la veille, il le plaça sur une tablette allant d'un bout à l'autre de l'appartement et attaché à chaque bout, par des cordes, aux poutres du plafond. " C'est un souvenir de la guerre, pensa-t-il, qui voudra l'acheter le paiera cher. "

En faisant sa proposition d'achat, Pierre Matrain avait ses vues ; dans le cas où le brocanteur lui eût accordé le sac de voyage pour trois francs, pour toute autre somme même, il se proposait, une fois propriétaire de celui-ci, de le couper en morceaux, d'en brûler les débris et de n'avoir plus à s'en occuper ; ce serait un témoin de disparu.

Au surplus, il y avait songé, à le payer cinquante francs à son frère ; mais c'eût été le comble de l'imprudence. Ce dernier n'eût pas manqué de se demander le motif de cette prodigalité, sachant que Pierre côtoyait la gêne, convaincu, surtout que la valeur réelle de ce sac était dix fois moindre. Bien avisé avait-il donc été en n'insistant pas à cet égard. Ce témoin de sa subite fortune était muet ; dans un an, dans dix ans, on le retrouverait encore dans le lieu où son frère l'avait mis, et d'ici dix ans, selon l'expression mentale de Pierre Matrain, il passerait de l'eau sous le pont du Don.